

## **Les maladies exotiques inquiètent la France**

Le phénomène s'accélère, notamment sous l'effet de la mondialisation des échanges : de plus en plus souvent les productions agricoles françaises sont touchées par des maladies ou insectes venus d'ailleurs. L'usage de pesticides devant être modéré, les solutions sont plus difficiles à mettre en oeuvre.

Son nom ne dira rien au grand public, mais les producteurs de fraises et de cerises la connaissent bien : voici la drosophila Suzukii, une petite mouche venue d'Asie, à la robe orangée bardée de bandes noires sur l'abdomen. Apparue en France il y a deux ans, elle a pris la fâcheuse habitude de pondre ses oeufs sur des fruits sains, arrivés à maturité. En se développant, les larves se nourrissent de la pulpe et rendent les fruits impropres à la consommation. « En Corse et dans les Alpes-Maritimes, de nombreux cerisiers et fraisiers ont été décimés de cette façon », témoigne Olivier Le Gall, chef du département santé des plantes et environnement à l'Inra. Les arboriculteurs du sud de la France ne sont pas les seuls à s'inquiéter de l'apparition d'espèces nouvelles de plantes, d'insectes et d'animaux exotiques. Les apiculteurs s'inquiètent aussi du développement du frelon asiatique, redoutable tueur d'abeilles. Les producteurs de kiwi redoutent la prolifération d'une bactériose, nommée Psa.

Les viticulteurs se méfient d'une coccinelle carnivore venue d'Asie. « Le programme européen Daisie a montré que la France avait reçu, entre 2000 et 2007, 19 espèces exotiques d'invertébrés par an, deux fois plus qu'entre 1950 et 1975 », s'inquiète Olivier Le Gall.

Ce type d'invasion biologique n'est pas nouveau. L'Irlande du XIXe siècle a subi les ravages du mildiou sur la pomme de terre et, vers 1860, les viticulteurs français ont dû lutter contre le phylloxera. Les dégâts provoqués par les maladies d'aujourd'hui sont sans comparaison avec les grandes épidémies du passé mais, pour Olivier Le Gall, il n'y a aucun doute : « La prolifération des maladies s'accélère. » Les causes de ces bouleversements sont connues : la mondialisation des échanges, qui favorise l'arrivée de plantes et d'insectes dans les soutes des avions et des bateaux, et le réchauffement climatique, qui provoque la remontée d'espèces subtropicales.

Inquiet, le collectif Sauvons les fruits et légumes a été reçu à la mi-décembre à l'Assemblée nationale, pour alerter les députés sur le sujet. « Les espèces exotiques nuisibles sont de plus en plus nombreuses et bien des producteurs se sentent désarmés », s'est alarmé Jean-Claude Moron, pomiculteur dans l'Anjou. Selon ces exploitants, les réglementations de plus en plus strictes sur l'usage des pesticides les priveraient de précieux moyens d'action.

« Le nombre de molécules autorisées a été divisé par quatre en dix ans, passant de 1.000 à 250, explique Jean-Claude Moron. Et les exigences du plan Écophyto 2018, qui impose de réduire de 50 % l'usage des pesticides, réduisent encore la panoplie des réponses possibles. Résultat, nous n'avons plus aucun moyen pour éradiquer certains parasites. C'est le cas, par exemple du mildiou du chou. » Il existe d'autres solutions, mais elles sont plus difficiles à mettre en oeuvre. « Dans certains cas, le changement des pratiques agricoles peut être efficace, précise Olivier Le Gall. Dans d'autres, on

travaille sur la biologie, en introduisant un prédateur naturel à l'espèce invasive. Ainsi, une équipe de l'Inra cherche actuellement à ramener d'Amérique du Sud un insecte capable de contrôler l'expansion de *Tuta absoluta*, un papillon qui attaque les tomates depuis trois ans. » Une stratégie qui n'est pas sans risque, comme le montre l'exemple de la coccinelle asiatique. Importée au début des années 1980 pour remplacer les pesticides antipucerons. Elle était censée ne pas résister aux froids hivers européens... mais après hybridation avec une espèce nord-américaine, elle est désormais implantée dans tout l'Hexagone, tapisse l'intérieur des maisons à l'automne, et commence à provoquer des dégâts dans les vignobles. Pour éviter ce genre de problème, l'idéal serait d'anticiper, de prévoir quelles espèces risquent de devenir invasives et de bloquer leur développement. « Pas impossible, mais très difficile à mettre en oeuvre », reconnaît Olivier Le Gall.

Séverin HUSSON